

# Le behaviorisme, une révolution américaine

Françoise Parot<sup>1</sup>

Histoire de la Psychologie-Université Paris V René Descartes, France

Il y a sans doute quelque paradoxe dans cet attachement des français à être, par *tradition*, les seuls acteurs possibles de toute *révolution*. Aussi la révolution behavioriste ne devrait-elle pas leur échapper et toute tentative pour leur en soustraire la paternité ne serait que "simplification historique" (Fraisse, 1970, p. 11). Cette revendication surprenante ne peut être que fondée sur l'ambition de s'attribuer, dans l'histoire, un rôle de précurseur (ambition dont l'histoire des sciences au 20ème siècle nous a révélé les pièges et les impasses), à s'arroger un titre de gloire encore; mais une gloire peu savourée, étant donné le piètre sort réservé en France au behaviorisme. Cette psychologie-là n'a pas élu domicile dans la patrie de Descartes et ne pouvait émerger et opérer une coupure que dans un contexte bien différent et nulle part ailleurs: c'est pourquoi diluer entre tous les psychologues occidentaux (de Bechterev à McDougall en passant par Piéron et Watson) la responsabilité de la coupure behavioriste, c'est ignorer la coupure et méconnaître le behaviorisme.

Sans conteste, la fin du 19ème siècle et le début du 20ème sont marqués par l'effort d'autonomisation des sciences humaines sur la base de leur capacité à être objectives; faute d'objectivité, elles demeureraient sous régime métaphysique. Cet effort, nécessairement accompagné de choix méthodologiques tels en psychologie le rejet de l'introspection, se traduit ici et là par un resserrement des liens avec la physiologie; institutionnellement d'ailleurs, c'est souvent *au sein de* la physiologie que se constitue la psychologie: en Russie chez les médecins de l'Académie militaire de St Petersburg, en Allemagne dans les laboratoires de physiologie, et en France, à Paris se tient en 1889 le 1er Congrès international de psychologie sous les auspices de la Société Française de Psychologie Physiologique.

Ces remaniements produisent leurs effets au début du 20ème siècle: ainsi par exemple en Europe comme aux USA (et en psychologie comme en physiologie) on voit lentement apparaître des *études de l'animal*; il y a à cela bien sûr des raisons éthiques (on peut infliger à ce dernier ce qu'on ne sau-

1 Université Paris V René Descartes, Laboratoire de psychologie expérimentale, 28 rue Serpente, 75006 Paris, France.

rait imposer à l'homme), mais, plus profondément, il y a la conviction, fondée sur le postulat darwinien d'ascendance commune, que l'étude de l'animal permet de connaître l'homme. Certes, cette tendance est confrontée à bien des résistances: aux États-Unis par exemple, il faut attendre les années 1910 pour que des animaleries soient installées dans les laboratoires de *psychologie* et pour que les psychologues qui travaillent sur l'animal soient moins marginalisés. Malgré ces résistances cependant, la psychologie animale produit des connaissances transposées à l'homme: Pavlov a l'ambition d'étudier les processus mentaux supérieurs à partir de ses expériences de réflexe conditionné de salivation chez le chien; Thorndike se consacre à la pédagogie sur la base de ses études de l'apprentissage chez le poulet. Bien d'autres exemples pourraient être évoqués.

Le gain méthodologique des études de l'animal se traduit par un progrès d'objectivité: l'animal peut être observé, il ne s'exprime pas, ne s'introspecte pas, ne se prête donc pas à une interprétation en termes d'états de conscience. Partout, les psychologues se félicitent de ce que leur nouvelle façon de faire de la psychologie leur permet d'évacuer la conscience de leurs préoccupations, de se débarrasser de cet obscur objet, trompeur et insaisissable. Et de nombreux textes paraissent dans les premières années du siècle, qui expriment ce gain d'objectivité, cette foi soudaine dans cette nouvelle science sans conscience, dans une psychologie positive faite d'observations incontestables: le plus célèbre de ces textes est sans doute celui de Bechterev (1904), véritable plaidoyer pour la *Psychologie objective*; mais d'autres tiennent le même langage, à quelques nuances près: James M. Angell en 1907, H. Piéron en 1908, M. Meyer en 1911, W. McDougall en 1912. Sans nécessairement en être conscients, tous préparent la révolution; mais il y a quelquefois loin de ceux qui la préparent à ceux qui la font.

Le texte de H. Piéron est à ce niveau clair, même s'il fonde dangereusement la nouvelle science sur un postulat d'ignorance: "il est possible, déclare Piéron, autant que nécessaire, non point de nier mais d'ignorer la conscience ..." (1908 *in* 1958, p. 4). Cette nouvelle psychologie, que Piéron, comme d'autres, intègre à la biologie, doit renoncer à percer le mystère de la conscience et de ses états pour se consacrer à "l'activité des êtres et (à) leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu, (à) ce que les Américains appellent '*the Behavior*', les Allemands '*das Verhalten*', les Italiens '*lo comportamento*', et (à) ce que nous sommes en droit d'appeler "le comportement" des organismes" (*ibid.*, p. 4).

Cependant, réduire la coupure opérée par Watson à ces propositions, utilité des études de l'animal et nécessité d'évacuer la conscience, ce serait se condamner à ne pas comprendre pourquoi il y eut coupure en 1913 aux USA et non en France en 1908. Outre qu'il y a entre les deux textes "en com-

pétition” des différences capitales, les contextes dans lesquels ils apparaissent sont eux aussi très différents; ils ne s’adressent pas au même public, ne poursuivent pas le même but, ne reçoivent pas le même accueil.

## LES TEXTES:

L’“étude objective du comportement” que propose Henri Piéron devant ses étudiants en sciences naturelles (et quelques professeurs) à l’EPHE en 1907 s’insère dans un programme plus vaste, celui des sciences naturelles de l’époque, de la biologie de l’évolution; il soulève une question alors fort discutée, celle de l’apparition de la conscience, ou de l’activité psychique, dans l’échelle évolutive. Question à laquelle précisément Watson consacre aussi une partie de son texte en défendant qu’elle n’est d’aucun intérêt en psychologie: “One can assume either the presence or the absence of consciousness anywhere in the phylogenetic scale without affecting the problems of behavior by one jot or one title” (1913, p. 161).

A l’occasion de la discussion très controversée de cette question, Piéron énonce deux prises de position théoriques qui le différencient nettement de Watson.

*Le réductionnisme* tout d’abord. Piéron semble adhérer aux convictions mécanistes défendues alors par Jacques Loeb et au réductionnisme qui les accompagne traditionnellement; lors de la discussion de la conférence de Loeb au Congrès International de Genève en 1909, Piéron exprime un espoir: “C’est (...) un bel effort que de chercher à ramener aux réactions physico-chimiques tous les phénomènes biologiques y compris ces phénomènes particuliers d’*activité*, de *comportement* des organismes, que nous appelons psychologiques (...); quant à moi, j’espère qu’un jour viendra où la réussite sera totale (1910a, p. 338). En 1908, Piéron tient déjà ce même langage et prophétise sans détour la dissolution de la psychologie ... dans les mathématiques: ” ... *le jour où* ( c’est moi qui souligne) les progrès de la physiologie fourniront une expression adéquate aux modalités du comportement des organismes, la psychologie scientifique perdra son individualité comme la physiologie rentrera sans doute un jour entièrement dans le sein de la chimie, et que la chimie elle-même trouvera, dans la physique, le symbolisme mathématique qui permettra, en l’unité harmonique de ses formules, d’exprimer la diversité apparente des forces naturelles” (1908, *in* 1958, p. 6). Espoir, prophétie, Piéron engage l’avenir mais préserve le présent; comme il l’ajoute immédiatement: “Nous n’en sommes pas là”. P. Fraisse, énonce d’ailleurs, avec quelque paradoxe encore, que Piéron remet tant à plus tard la victoire du réductionnisme, qu’il en exclut en fait la possibilité: “Reductionism is impossible for Piéron because psychology is situated at a more com-

plex level of integration than physiology, but his prime regard is to find the neurophysiological mechanisms capable of explaining behavior more completely" (1970, p. 116). Cette attitude à l'égard du programme réductionniste révèle le statut que Piéron accorde à la physiologie, statut qu'on ne retrouve nullement dans le projet de Watson. Pour celui-ci, l'*explication* du comportement en termes physiologiques est sans importance: pour prévoir et contrôler, nul besoin de comprendre; l'observation des régularités (leur production expérimentale) suffit à fonder une pratique. Le réductionnisme importe peu à Watson: même s'il adhère aux convictions de Loeb, qui a exercé une grande influence sur lui, *sa* psychologie n'a pas à s'en soucier. Le réductionnisme est une option théorique quant à la *nature* des déterminismes; là où la psychologie de Watson suppose un déterminisme quel qu'il soit, mais se suffit à elle-même, Piéron appelle à un partage (inégal) des tâches avec les physiologistes, par lequel les uns amassent les données dont les autres disent le fin mot: "Et, à l'état d'esprit étroit du behaviorisme watsonien, qui s'interdisait toute investigation physiologique et n'acceptait que l'observation extérieure des activités motrices, s'oppose la collaboration féconde des méthodes physiologiques, révélant directement les activités nerveuses sous-jacentes, avec l'observation précise des manifestations des conduites" (Piéron, 1948 *in* 1958, p. 85).

Bien qu'ayant, autour de 1910, une pratique et des préoccupations de physiologiste, Watson se considère en 1912 comme le leader des "behavior men" (comme il les appelle dans ses lettres à Yerkes, 1909); comme tel, il rejette le vieux parallélisme sous-jacent au texte de Piéron et son cortège de questions insolubles sur les rapports entre le corps et l'esprit: "The consideration of the mind-body problem affects neither the type of problems selected nor the formulation of the solution of that problem" (1913, p. 166). A l'occasion de cette divergence fondamentale quant au rôle de la physiologie, on voit se dessiner deux attitudes radicalement inconciliables: Watson est profondément moniste là où Piéron ménage un vieux fond de dualisme.

Il apparaît donc que Piéron n'anticipe nullement sur le behaviorisme watsonien à propos du réductionnisme: là où le comportement, selon Piéron, doit être *réduit* à ses déterminismes physiologiques, le comportement watsonien affirme sa puissance de concept *réducteur* de l'ensemble de l'activité psychique.

La seconde divergence fondamentale entre les deux textes touchent aux *conceptions évolutionnistes* des deux auteurs. On sait que, en vertu de son affirmation que toute théorie ne serait d'aucune utilité pour *sa* psychologie, Watson n'a pas pris parti dans un débat alors vif aux États-Unis entre les partisans du lamarckisme, comme Stanley Hall, Titchener ou McDougall et les partisans du darwinisme comme Baldwin ou Jennings. Marquant là en-

core sa parenté avec la pensée de Loeb, Watson considère que cette question est sans portée sur la psychologie. Cependant, on ne peut ignorer le poids de la pensée darwinienne aux États-Unis, peut-être là plus qu'ailleurs (cf. Hofstadter, 1959) même si là plus qu'ailleurs elle subit une distorsion "spencérienne", qui en fait une théorie de "la survie par l'adaptation" (Boring, 1929, p. 507). Même s'il est quelquefois diffus chez les psychologues le darwinisme est répandu chez les biologistes américains dans leur grande majorité. Les hommes qui entourent Watson d'ailleurs, ont clairement pris parti contre le lamarckisme et l'hérédité des caractères acquis: J. M. Baldwin comme H.S. Jennings (prénomné Herbert Spencer alors que son frère se prénomme Darwin!), K. Lashley dont Watson devient l'ami et A. Meyer qui le protège et hébergera son laboratoire dans sa clinique, sont connus pour leurs convictions anti-lamarckiennes (cf. Boakes, 1984). Outre cet entourage, dont les convictions en la matière ne laissent aucun doute, nombreux sont les auteurs qui ont souligné la parenté de pensée entre la conception behavioriste de l'évolution du comportement d'un organisme au cours de sa vie et la conception darwinienne de l'évolution des espèces; Skinner en cette matière, quelques années plus tard et à maintes reprises, a souligné ces similitudes entre les "mécanismes" de ces deux évolutions.

Les convictions évolutionnistes de Piéron sont, au contraire, très précisément énoncées, et radicalement différentes. Piéron a passé, au début du siècle, sa thèse de sciences naturelles avec Albert Dastre et il est devenu, grâce à Félix Le Dantec, le protégé d'A. Giard; amis du père de H. Piéron (cf. Piéron, 1992), ces hommes sont, parmi d'autres que Piéron fréquente aussi, les leaders du mouvement néo-lamarckien français. Leur conviction, que Le Dantec exprime peut-être le plus clairement, c'est que le mendélisme et le "néo-darwinisme" signent un retour, en biologie, de la métaphysique, en particulier des thèses préformistes: ces "éléments héréditaires", dont on ignore la constitution chimique mais qui agissent de manière réglée, ces unités qui déterminent types et formes, leur semblent avoir des relents d'une théorie de l'emboîtement des germes, receler des implications finalistes, téléologiques; ces républicains, positivistes convaincus, plus ou moins explicitement anticléricaux, ne peuvent défendre une telle position. Il en résultera en France une introduction particulièrement tardive du mendélisme: le premier manuel de génétique mendélienne paraît en 1924 sous la plume de Guyénot qui, même alors, reste minoritaire (cf. le numéro spécial de la *Revue de Synthèse*, 1979). Il en résulte pour Piéron une opposition généralisée au néodarwinisme (cf., pour l'analyse approfondie de cette attitude, Mengal, à paraître); et, comme les français de l'époque, il ne trouve alors de recours qu'en Lamarck, ou plus exactement dans une thèse que Lamarck était loin d'être le seul à défendre, tant s'en faut: la thèse de l'hérédité des caractères

acquis (trop souvent identifiée au lamarckisme). Ainsi, en 1910, dans un commentaire des travaux de De Vries (qui "redécouvre" les lois de Mendel), Piéron admet-il le rôle évolutif probable des mutations, mais s'empresse d'ajouter qu'il convient de se préoccuper des variations adaptatives acquises et de leur hérédité (Piéron, 1910b, p. 160). Comme les néo-lamarckiens, il combat vigoureusement l'idée que le hasard, par essence inaccessible, pourrait gouverner la production de mutations: pour ces hommes fortement influencés par les recherches sur la chimie du cytoplasme, la mutation n'est pas un accident dans les particules héréditaires, mais, comme le soutient Giard, le résultat d'un nouvel état d'équilibre dans l'organisme vivant. On peut accessoirement ici remarquer que Jean Piaget va soutenir, quelques années plus tard, une thèse en tous points similaire (Gayon et Mengal, 1992).

Et précisément, dans ce texte de 1908 qui serait précurseur du behaviorisme, Piéron affirme son néo-lamarckisme et souligne en cela une divergence fondamentale d'avec le behaviorisme à venir. Ce que Piéron ne peut admettre en fait, mais qui est proféré ici ou là par les rares néo-darwiniens français tels L. Cuénot, c'est que les acquis d'un individu au cours de sa vie puissent être perdus définitivement avec sa mort, sans s'inscrire en lui et se transmettre alors à ses descendants: "En effet, il y a acquisition par l'organisme des résultats de son activité, il y a acquisition de "l'expérience" (...) Le passé continue d'agir sur ces enregistreurs d'une plasticité relative mais réelle que constituent les organismes, et où leur histoire s'inscrit en traits plus ou moins indélébiles (...) La *mémoire* individuelle joue un rôle qui ne cesse de croître dans le progrès du psychisme, absolument conditionné par la continuité d'une chaîne qui réunit à chaque moment du présent un passé de plus en plus riche. Cette idée capitale de l'influence du passé, chère à M. Alfred Giard, qui en a montré toute l'importance, a été maintes fois vérifiée; mais elle ne doit pas rester localisée à l'individu, car *les acquisitions se transmettent, et ce n'est qu'en jouant sur les mots qu'on peut nier l'hérédité des caractères acquis, sans laquelle il n'y aurait point de progrès phylogénétique, point d'évolution*" (je souligne) (1908, in 1958, p. 13-14).

Cette différence importante entre les deux textes permet de comprendre pourquoi la question de l'apprentissage va constituer indiscutablement le coeur de la psychologie behavioriste (cf. par exemple Eriksen, 1949, p. 84) mais rester marginale dans la psychologie française. Fondamentalement, le behaviorisme considère que l'individu est façonné par son environnement, en cela comparable à la *tabula rasa* de John Locke, dont on sait que la philosophie influença considérablement la constitution de la nation américaine (cf. M. Curti, 1955, p. 69-118). Et à cet égard, le texte de Piéron nous montre que du passé, il convient de ne pas faire table rase, que le comportement de l'individu est déterminé certes par son environnement mais aussi par les acquis des générations qui l'ont précédé.

Plus que la similitude des deux textes, c'est leur grande différence qui apparaît donc, et sur deux points fondamentaux. Différence telle qu'il ne peut plus être question de s'interroger sur la paternité du behaviorisme. Watson et Piéron ne sont manifestement pas de la même famille. Il aurait d'ailleurs été fort étonnant qu'ils le soient, tant leurs histoires, leurs formations, leurs ambitions et l'entourage dans lequel ils "faisaient" la psychologie étaient différents.

## LES CONTEXTES:

Indiscutablement, dans le milieu académique des psychologues américains du début du siècle, la révolution ne peut être qu'importée: elle ne peut être le fait de ces grands universitaires aux pratiques mandarinales, issus pour la plupart de la bourgeoisie puritaine des grandes villes de l'Est (cf. Carpenter, 1954), qui ont souvent fait leurs études en Europe; ces hommes sont certes conscients de leurs responsabilités à l'égard de la société, mais ils sont si profondément conservateurs qu'ils ne sont pas assez sensibles aux bouleversements que connaît alors l'Amérique (Hofstadter, 1955). Leur psychologie propose de l'homme une image surannée, qui va devoir, comme l'ère moderne, mourir au début de la grande Guerre, pour laisser place à un homme nouveau.

Nul bras n'était mieux armé que celui de J.B. Watson pour être l'artisan de la révolution behavioriste, pour être sensible à ces mutations profondes précisément, parce qu'elles le concernent dans sa vie même, dans sa trajectoire. Comme on le sait, Watson ne correspond en rien au profil de ces universitaires américains. Il vient de la Caroline du Sud, cet état sudiste, rural, loin de tout à l'heure où commence à se creuser un infranchissable fossé entre l'Amérique profonde, celle des campagnes, et l'Amérique urbaine, moderne et sûre d'elle (Bakan, 1966). Les noirs du Sud viennent tout juste d'obtenir le droit de vote (1870) et Watson préfère aux bancs de l'école les "combats avec les nègres". Il appartient à cette frange importante de la population américaine, proche de l'illégalité, profondément individualiste et méfiante à l'égard de tout gouvernement, de toute loi. Ce jeune homme, lorsque son ambition va le pousser vers l'université, va devoir *s'adapter*, ce que n'auront bien sûr pas à faire ses collègues. Et l'homme nouveau, celui du behaviorisme à venir, celui que le travail pousse des campagnes vers les villes, le *self made man* qui va lentement "faire" l'Amérique fait de l'adaptabilité sa plus grande vertu. Venir à l'université quant on arrive d'une ferme de Caroline du Sud, même quand on est aussi intelligent qu'adroit de ses mains, implique d'adopter un nouveau mode de vie; exige surtout de s'adapter aux autres, plus qu'au machinisme déjà présent dans les campagnes, de mieux

comprendre ces autres si différents et si divers. Le véritable objet du behaviorisme, son véritable motif est en partie là. Comme Watson l'écrit dans *Psychology from the Standpoint of a Behaviorist*, "If we are ever to learn to live together in the close relationships demanded by modern social and industrial life we shall have to leave behind for a time our interest in chemistry and physics and even our interest in physiology and medicine, and enter upon a study of modern psychology" (1919, p. XI).

Certes le milieu universitaire n'acceptera jamais Watson dans ses rangs; on lui reproche ses origines, ses mauvaises manières, son arrivisme et, pour en finir avec lui, on s'empressera, au moindre écart de conduite, de l'exclure purement et simplement. Mais ce qui est très symptomatique de l'évolution de l'Amérique dans ces années-là, c'est que là où Baldwin, avant la première guerre, doit, pour une affaire de moeurs, quitter le pays et trouver un peu de paix au Mexique, Watson, pour une affaire du même genre quelques années plus tard, quitte le milieu académique et s'intègre au mieux dans celui des affaires.

La position académique de Watson au moment du "manifeste" n'est pas des plus conventionnelles: comme nous l'avons vu précédemment, il se sent au moins autant biologiste que psychologue et la psychologie animale, qu'il défend, est encore loin d'être acceptée au sein de l'ensemble des psychologues américains (Paicheler, 1992, p. 226 sqq.); pourtant, il vient d'accéder à des postes de pouvoir importants dans la psychologie américaine: en raison du départ précipité de Baldwin en 1909, il a pris la direction de la très puissante *Psychological Review* (que Baldwin avait fondée avec Catell en 1893), il est devenu directeur, dans la prestigieuse université Johns Hopkins, du département et du laboratoire de psychologie qu'il n'a pas tardé à rendre autonomes de la philosophie; de plus il est parvenu à entrer au conseil de nomination de l'*American Psychological Association (APA)*. Beaucoup de pouvoir institutionnel donc, mais pas encore de pouvoir théorique. Pour obtenir une reconnaissance scientifique, fonder en quelque sorte une "école", il choisit de présenter sa conception de la psychologie lors des conférences que Catell l'invite à faire à Columbia pendant l'hiver 1912-1913. Ce choix n'est certes pas sans importance pour le contenu et l'écho des conférences de Watson: Columbia est depuis 1891 le quartier général de James McKeen Catell, qui est passé par le laboratoire de Wundt mais surtout par celui de F. Galton à South Kensington, lieu de naissance des tests mentaux et de l'eugénisme. Catell a importé à Columbia ces préoccupations, y a attiré E. Thorndike et a transformé son laboratoire en temple de la psychologie appliquée. Le behaviorisme va s'adresser à ces hommes-là, trempés dans les problèmes pratiques de l'Amérique.

Comme tous les témoins l'ont noté (cf., par ex., F.L. Wells, 1913), la fameuse conférence de Watson en février 1913 ne passe pas inaperçue: immé-



diatement, chacun a l'impression qu'il a changé l'attitude de ceux qui l'ont écouté; ce qui, on le sait est habituellement considéré comme le symptôme le plus clair qu'une révolution scientifique s'est produite. La popularité de Watson ne cesse de grandir; le coup de force a réussi: en 1915, Watson est élu Président de l'APA. Le behaviorisme devient rapidement la "psychologie normale" (pour reprendre une expression de T. Kuhn), ce qui révèle en fait qu'il était déjà là, mais qu'il fallait un homme, et pas n'importe lequel, pour cristalliser l'ensemble des courants qui tendaient au behaviorisme.

Henri Piéron était un tout autre homme. Il est élevé là où il faut et comme il le faut pour devenir sans difficulté un membre éminent du milieu peu étendu à l'époque des grands universitaires parisiens. Né en plein Quartier Latin, à l'âge où Watson s'exerce aux bagarres de rue, Piéron apprend l'escrime et la danse, lors des heures de loisir que lui laissent ses études dans le saint des saints: le lycée Saint-Louis d'abord, (dont le père de Piéron est directeur), puis le lycée Henri-IV, enfin le lycée Louis-le-Grand. Fils d'inspecteur d'Académie, la carrière de Piéron n'est pas sujette à discussion: il sera universitaire, passe pour cela par le détour obligé mais bien agréable de l'École Normale Supérieure et passe l'agrégation de philosophie et son doctorat en sciences naturelles sans rencontrer le moindre écueil. Les amis de la famille, ses parrains en somme, s'appellent L. Lévy-Bruhl, F. Le Dantec, A. Giard. Piéron aspire à intégrer plus qu'à bousculer ce monde-là. Certes, il "descend dans la rue" pour défendre le capitaine Dreyfus; là vont se solidifier des convictions républicaines qui ne le quitteront pas et détermineront la plupart de ses choix; mais, dans ce milieu d'enseignants dévoués au service public, les bonnes fées de la République s'étaient déjà penchées sur son berceau (cf. Piéron, 1992).

Piéron n'a donc pas à se battre, à se faire une place, à *s'adapter*. L'université l'attend; il lui faudrait plus de courage pour ne pas en être qu'il ne lui en faut pour suivre sa pente. Le poids du passé marque Piéron, lui trace un destin; pour en faire "table rase", pour lui refuser un pouvoir déterminant dans sa vie comme dans l'ontogenèse en général, il aurait fallu que Piéron ait quelque raison de refuser l'héritage.

La France républicaine de ces années-là est d'ailleurs bien incarnée par ce jeune homme: profondément anticléricale bien sûr, progressiste mais avec modération, gardienne des valeurs et moraliste aussi, fière du passé dont elle est le fruit. Piéron représentera toute sa vie le type même du savant au service de la République, austère mais ouvert, qui a hérité de son père sa place dans le monde et a ajouté avec sérieux sa pierre propre à l'édifice universitaire.

En 1907, Piéron est devenu chef de travaux appointé au laboratoire de psychologie expérimentale que dirige Emile Toulouse à Villejuif. Il est déjà

depuis quelques années secrétaire général de la puissante *Revue Scientifique*; il devient maître de conférences à l'École pratique des hautes études (EPHE) et c'est ce poste qui lui vaut de faire la conférence inaugurale en Sorbonne sur *L'évolution du psychisme et l'étude objective du comportement* (ce titre est celui qui figure dans le recueil de 1958; mais dans la *Revue du Mois*, en 1908, la conférence ne s'intitule que "*L'évolution du psychisme*". Pourquoi Piéron ajoute-t-il, 30 ans après, "*et l'étude objective du comportement*"?). Rien ne permet de penser que cette série de conférences ait été annoncée à un large public ni que beaucoup l'aient entendue; ses élèves à l'EPHE sans aucun doute, quelques collègues peut-être. Et contrairement à ce qui va être le cas aux États-Unis après le manifeste watsonien (alors qu'en France aucune grande revue de philosophie ou de psychologie ne mentionne ni ne commente ce "manifeste"), aucune revue ne se fait l'écho des convictions que Piéron énonce alors; corrélativement, personne ne les conteste, ne les discute. Si les positions de Piéron ne suscitent pas d'opposition, c'est en partie parce qu'il ne les énonce pas de façon polémique, parce qu'il ne les conçoit ni ne les présente comme programmatiques; non que Piéron ne soit attiré par l'exercice d'une autorité, ce que révélera toute sa carrière future; mais parce que lui-même ne voit pas qu'il y ait lieu à une révolution. Ses intérêts sont divers, et sans qu'il faille y voir un esprit de tolérance, il sait, il pressent, que la vocation de la psychologie française (en tout cas expérimentale) est plus à l'éclectisme qu'à la constitution d'écoles.

Mais si les positions de Piéron ne rencontrent que peu d'écho, c'est aussi que la psychologie française est loin d'être aussi institutionnalisée que son homologue américaine: mis à part les enseignements de Ribot et de Janet au Collège de France, ceux de Piéron à l'EPHE, c'est-à-dire dans deux institutions extra-universitaires, son existence est encore peu reconnue dans le milieu académique; la première chaire de psychologie ne sera créée qu'en 1957 pour P. Fraisse, à la Sorbonne. Il y a donc encore fort peu de monde pour applaudir, contester, pour réagir, polémiquer. Et pas de révolution sans acteurs.

De l'ensemble de ces facteurs, qui différencient fondamentalement les contextes dans lesquels sont produits ces deux textes, il pourrait sembler que celui de Piéron est venu trop tôt, dans une psychologie française peu préparée à l'accueillir. Ce serait oublier les différences fondamentales entre les deux textes que nous avons relevés précédemment; ce serait oublier aussi que le behaviorisme n'est pas seulement né aux États-Unis: il y a vécu, il s'y est développé, imposé, généralisé. La psychologie française n'a jamais été, dans le courant du siècle, behavioriste au sens précis du terme; mis à part quelques psychologues le plus souvent apparentés au courant marxiste, et dont l'attrait pour le conditionnement était sans doute aussi "pavlovien" que

behavioriste, les français ne se sont pas ralliés au monisme que ce courant véhiculait. L'insistance de P. Fraisse sur le concept de *psyché*, à lui seul, témoigne de cette répugnance à l'égard du monisme.

Ainsi les révolutions dans l'histoire de la pensée scientifique ne sont-elles pas seulement affaire d'antériorité dans l'usage des mots; chaque savant a toujours eu, quelque part et à une certaine époque, un prédécesseur. Mais, outre que la nature exacte des propos tenus n'est pas indifférente à leur impact, il ne suffit pas d'être le premier à dire, il faut aussi être entendu: on ne monte pas seul, et mal armé, à l'assaut des Bastille.

## RÉFÉRENCES

- Angell, J. M. (1907) The Province of Functional Psychology. *Psychological Review*, 14, 61-91.
- Bakan, D. (1966) Behaviorism and American Urbanization. *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 2, 5-25.
- Bechterev, V. (1904) La psychologie objective (en russe), traduit en 1906. *Revue Scientifique*, 12-13.
- Boakes, R. (1984) *From Darwin to Behaviourism*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Boring, E. G. (1929) *A History of Experimental Psychology*. New-York: Appleton Century Crofts.
- Carpenter, B. (1954) Birthplaces and Schools of Experimental and Clinical Psychologists. *American Psychologist*, 9, 637-639.
- Curti, M. (1955) *Probing our Past*. New-York: Harper.
- Eriksen, S. C. (1949) Two Indices of Changing Interest in American Psychology. *American Psychologist*, 3, 83-84.
- Fraisse, P. (1970) French Origins of the Psychology of Behavior: the Contribution of Henri Piéron. *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 6, 111-119.
- Gayon, J. et Mengal, P. (1992) Théorie de l'évolution et psychologie génétique chez Jean Piaget, in D. Andler, P. Jacob, J. Proust, F. Récanati et D. Sperber (Eds). *Colloque de Cerizy, Epistémologie et cognition*, Liège, Mardaga, 41-58.
- Hofstadter, R. (1955) *The Age of Reform*. New-York: Vintage Book.
- Hofstadter, R. (1959) *Social Darwinism in American Thought*. New-York: Braziller.
- McDougall, W. (1912) *Psychology, a Study of Behavior*. New-York: Holt.
- Mengal, P. (à paraître) Henri Piéron (1881-1964) et les néo-lamarckiens français, in *Les sciences biologiques et médicales en France*.
- Meyer, M. (1911) *The Fundamental Laws of Human Behavior*. Boston: Badger.
- Paicheler, G. (1992) *L'invention de la psychologie moderne*. Paris: L'Harmattan.
- Pieron, H. (1908) L'évolution du psychisme et l'étude objective du comportement, *Revue du Mois* (mars 1908), 291-310, in *De l'Actinie à l'Homme* (1958). Paris: PUF, 3-22.
- Pieron, H. (1910a) L'état actuel du problème mutationniste. *Scientia*, 6, 154-160.
- Pieron, H. (1910b) discussion de la conférence de J. Loeb, Die Bedeutung des Tropismen fuer Psychologie, *Rapports et comptes rendus, VIème Congrès International de Psychologie*, Genève: Librairie Kuendig, 338-355.

- Pieron, H. (1992) Autobiographie, in F. Parot et M. Richelle (Eds), *Psychologues de langue française; autobiographies*. Paris: PUF, 5-30.
- Pieron, H. (1948) Domaine propre de la psychophysiologie, *Journal de Psychologie* (1948), 401-414, in 1958, *De l'Actinie à l'Homme*. Paris: PUF, 72-85.
- Watson, J. B. (1909) lettres à R. M. Yerkes, *Yerkes Papers*. Yale Library, New Haven, Conn.
- Watson, J. B. (1913) Psychology as the Behaviorist Views it. *Psychological Review*, 20, 158-177.
- Watson, J. B. (1919) *Psychology from the Standpoint of a Behaviorist*. Philadelphia: J. B. Lippincott Company.
- Watson, J. B. (1936) Autobiography, in C. Murchison (Ed.), *A History of Psychology in Autobiography*. Worcester: Clark University Press, III.
- Wells, F. L. (1913) Dynamic Psychology, *Psychological Bulletin*, 10, 434-440. N° spécial de la *Revue de Synthèse* 1979, Les néo-lamarckiens français.

## Résumé

Certains auteurs français ont affirmé que l'historiographie de la psychologie a été injuste envers H. Piéron; ce serait en fait lui, et non J. B. Watson, qui aurait opéré la "révolution behavioriste" dès 1908. L'analyse des deux textes comparés révèle des divergences fondamentales sur deux points décisifs: 1°) alors que Piéron adopte une attitude réductionniste en vertu de laquelle le comportement pour être réduit à ses déterminants physiologiques, Watson se détourne de toute explication physiologique et fait du comportement un concept réducteur de l'ensemble de la conduite; 2°) les convictions néo-lamarckiennes de Piéron, en particulier sa foi en l'hérédité des caractères acquis, différencient sa psychologie de celle de Watson qui était imprégnée du darwinisme américain et par là tournée vers les études de l'apprentissage.

Par ailleurs, les contextes dans lesquels les deux conférences ont été prononcées et l'accueil qui leur a été réservé ne sont en rien comparables: là où celle de Watson suscite immédiatement l'impression d'une coupure, celle de Piéron passe presque inaperçue. La révolution behavioriste ne pouvait être qu'américaine.

## Summary

Some French psychologists assumed that H. Piéron was the very true actor of the "behavioristic revolution" instead of J. B. Watson. But the comparative analysis of the two founding texts shows two major differences between French and American "behaviorism": 1) Piéron adopted a reductionist attitude in considering that behavior will be some day reduced to its physiological determinants; Watson, on the contrary, proposed to reduce all the conduct to behavior, with no consideration for any physiological explanation. 2) Piéron was a neo-lamarckian, convinced of the heredity of acquired characters; in this respect, his psychology was quite different from that of Watson who worked in a darwinist context and was interested by learning.

The general contexts of the two considered lectures was also very different: Watson's lecture was immediately received as a revolution, but Piéron's one was almost ignored. So, the "behaviorist revolution" could only have been American.